

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE I

Un constat paraît consubstantiel à la littérature d'aujourd'hui et qui est loin d'être négligeable – à savoir la légitimité dont elle se jouit dans le milieu universitaire. Toute une série de colloques, séminaires et conférences (cf. le colloque de Cerisy-la-Salle de juillet 2003 sur les « Écrivains minimalistes ») ont eu lieu, dévoilant pour ainsi dire 2 écueils dont doit se garder la critique actuelle : d'une part, c'est une tendance à la myopie qui pourrait privilégier un détail de la production littéraire en oubliant les lignes de force qui la travaillent ; d'autre part, c'est une défiance envers des réflexions globales que notre relativisme croit forcément caricaturales.

Bref, la question fondamentale que nous nous posons en abordant la littérature d'aujourd'hui est la suivante : Comment aborder le roman français actuel en évitant le double discours de la nostalgie passéiste et de l'enthousiasme promotionnel qui témoigne d'une même impuissance à en penser les transformations les plus manifestes ?

Quelles sont les voies que le romancier d'aujourd'hui emprunte ? Il tente évidemment de masquer les frontières génériques, contester la nouveauté à tout prix, rendre souvent flous les pactes de lecture, se méfier des leçons du passé autant que des donneurs des leçons présentes, chercher sa voix dans le mince interstice laissé vacant par les fantômes de la tradition (académique ou avant-gardiste). Quelles sont les orientations qu'emprunte le roman actuel ? Il renoue avec l'inspiration de naguère et rivaliser avec les littératures étrangères, assimile les valeurs bien-pesantes de l'Hexagone et se plier pour l'heure aux ondes molles de ce qui paraît correct.

Ainsi, la crise d'identité du roman français coïncide avec une crise de sa perception. Cette crise participe évidemment de l'actuelle recherche de paradigmes qui travaillent le champ culturel dans son ensemble et qui manifeste sa réaction face aux mutations historiques et civiles en cours. Enfin, il s'agit d'une période très stimulante pour le discours critique qui doit reconstruire ses propres objets dans une identique tension polymorphe.

a. Une littérature sans critique

Les années 1980 représentent une période de l'essoufflement des avant-gardes et de la théorie critique. Ceci représente bien évidemment un grand danger, car la distinction se fait mal désormais entre le tout venant des livres et la recherche d'écriture. Les critiques qui tentent de comprendre ce qui se passe dans la création littéraire contemporaine. Ce qui fait le plus défaut est un cadre de références, des repères (épistémologiques aussi bien qu'esthétiques) qui permettraient de décrire ce qui se passe et d'en prendre mesure.

Les années 1980 sont un temps de latence et d'observation, de renouvellement des approches qui se préfèrent résolument monographiques. Les synthèses ou vues d'ensemble font défaut. En effet, une claire conscience des lignes de force et des catégories critiques susceptibles d'en rendre compte manque tout autant, ce qui a pour corollaire l'absence de manifestes, d'écoles ou de rassemblements.

b. Crise des romans ou crise du roman ?

b.1. L'édition littéraire aujourd'hui

Le dernier quart du XX^e siècle a profondément modifié le système éditorial, sans que le public des lecteurs s'en rende vraiment compte. Les maisons d'édition ont perdu leur indépendance économique, mais elles gardent leur nom, et souvent leur autonomie littéraire (pour autant qu'elles équilibrent leur budget). Gallimard a sauvé son identité familiale (sous les directions successives de Gaston, Claude et Antoine Gallimard), après avoir acheté quelques maisons directement concurrentes, telles que Le Mercure de France et Denoël. Encore aujourd'hui, publier un premier roman chez Gallimard est un brillant départ dans la carrière. Les Éditions de Minuit et les Éditions du Seuil, elles aussi, disposent de leur liberté financière et d'une réputation prestigieuse, due pour la première à son rôle dans l'essor du Nouveau Roman, et pour la seconde à son catalogue de sciences humaines et à quelques succès dans les prix annuels. Indépendantes encore, Flammarion et Albin Michel.

Mais la plupart des autres maisons sont désormais confédérées dans deux groupes puissants, qui se partagent à eux deux 80 % du marché des livres et la quasi-totalité de celui des revues : le groupe Hachette, le plus ancien, qui possède le Livre de Poche, Fayard, Grasset, Stock, les collections populaires de grande diffusion (Harlequin, Gérard de Villiers, Le Masque) ; et le Groupe de la Cité, constitué peu à peu, à partir de 1980, autour d'un noyau initial de revues techniques et professionnelles, et qui contrôle désormais Plon, les Presses de la Cité, 10-18, Belfond, Julliard, Laffont, Perrin, Orban, Presses-Pocket, plus une grande partie des éditions à vocation encyclopédique, scolaire et universitaire, Larousse, Nathan, Robert, Bordas, Dunod, Retz, Dalloz, Masson, Colin, les hebdomadaires L'Express, Le Point, et le mensuel Lire... L'éditeur d'ancienne manière, type Corti (à qui sa maison a survécu), a cédé la place au « manager », formé dans les écoles supérieures de commerce. Celui-ci rend compte à des actionnaires qui ne sont autres que de grandes banques (BNP, Paribas), des sociétés de communication (Havas), ou des groupes industriels (Matra). Même les supermarchés se transforment en éditeurs (Carrefour). Le livre est devenu un « produit », et l'édition une industrie.

On évalue difficilement l'incidence de cette révolution sur la création littéraire, d'autant que la littérature représente seulement 18 % du chiffre de l'édition. Il est juste de dire qu'un état-major de « directeurs littéraires », à la seconde ou à la troisième place de la hiérarchie, a été substitué aux anciens éditeurs, seuls maîtres à bord de leurs entreprises, et qu'ils ne font pas un plus mauvais travail de sélection et d'animation. Paradoxalement, sur les trois maisons qui se partagent chaque année la majorité des prix du roman (Goncourt, Renaudot, Femina, Médicis, Interallié, Académie française), et par conséquent des grands tirages, deux sont encore indépendantes des groupes : Gallimard et Le Seuil. En fait, c'est peut-être la solidité de ces structures modernes qui préserve l'édition littéraire française, tous niveaux confondus. Les difficultés de cette dernière viennent d'ailleurs : par exemple, de la concurrence télévisuelle, du développement de l'informatique et des « autoroutes de l'information » (Internet), des changements du régime des loisirs, du privilège accordé aux traductions par de nombreuses maisons et de la diminution relative de la part des œuvres littéraires dans l'enseignement du français (lire à cet égard Danielle Sallenave, *Le Don des morts*, 1991, et *Lettres mortes*, 1995).

Mis à part les groupes d'édition, la vie littéraire est enserrée aujourd'hui dans un jeu complexe d'institutions : centres publics d'aide aux éditeurs, aux revues, aux écrivains ; académies, nationales et provinciales, sociétés d'écrivains (Société des gens de lettres, Société des auteurs dramatiques) ; presse littéraire (Le Magazine littéraire, Lire, La Quinzaine littéraire, les suppléments littéraires du Monde, du Figaro, de Libération) ; les chroniques des hebdomadaires (Rinaldi dans L'Express, Frank dans l'Observateur, Nouris-sier dans Le Figaro

littéraire) ; les revues mensuelles ou trimestrielles telles que la N.R.F., L'Infini, Critique, Les Temps modernes, Europe, etc. ; les revues savantes (Poétique, Littérature, Revue d'histoire littéraire de la France, Revue des sciences humaines. Lettres actuelles) ; les émissions audiovisuelles ; les prix littéraires. Beaucoup d'écrivains font de la littérature une carrière, qui les conduit soit dans les services publics (ministère de la Culture), soit dans le secteur privé de la presse et de l'édition, où ils sont lecteurs, conseillers, directeurs littéraires. Un réseau serré et discret d'intérêts individuels et collectifs ordonne ainsi le développement des courants, des œuvres et de leurs lecteurs. En revanche, les hebdomadaires littéraires qui entretenaient, jusque après 1960, la curiosité du public cultivé pour les courants de la création et les débats d'idées, ont disparu : Les Lettres françaises en 1972, Les Nouvelles littéraires après 1980.

b.2. Déclin ou attente ?

On entend fréquemment aujourd'hui de bons esprits déplorer l'affaissement de la culture française, la disparition des grandes voix — plus de Sartre, plus de Malraux, plus d'Aragon, et tel autre se fait bien vieux ! Ionesco et Beckett n'ont pas été remplacés. On s'en prend au déclin de l'image internationale de la France, à la politique des ministres de la Culture successifs, qui auraient encouragé le n'importe quoi, à l'absence d'un grand dessein politique national, à l'indigence du réseau des bibliothèques, à l'évolution des mœurs, qui valorise le présentateur de télévision aux dépens de l'écrivain, aux éditeurs, dont la pingrerie ou l'excès de prudence décourageraient les jeunes auteurs, et de moins jeunes ; aux écrivains enfin, coupables de sacrifier le travail de l'écriture aux attraits du succès « médiatique ». Aucune de ces explications n'est vraiment nulle, et d'autres pourraient s'ajouter à celles-ci, tout aussi vraisemblables. Mais c'est le thème même du déclin qui peut paraître fragile.

La littérature française a connu en d'autres temps des chutes de tension spectaculaires : à la fin du XVIIe siècle après la mort de Racine, Molière, Corneille, La Fontaine — mais c'était l'époque où naissaient Marivaux, Montesquieu, Voltaire... ; à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, quand ne restaient plus sur le devant de la scène que quelques naturalistes ou symbolistes vieillissants — mais déjà se faisaient entendre, inconnues du grand public, les voix de Claudel, Gide, Proust, Valéry, Apollinaire. Quand on ne considère que l'événement étroitement contemporain, les myopies sont inévitables. En réalité, la littérature française semble vivre aujourd'hui une période d'attente, ou de transition. Hélas, des auteurs encore jeunes, originaux et talentueux, ont été enlevés par la maladie avant d'avoir donné leur pleine mesure (ainsi, au théâtre, Koltès ou Copi ; dans le roman et l'essai, Guibert). Les grands écrivains du XXIe siècle sont parmi nous : simplement, peu sont identifiables comme tels.